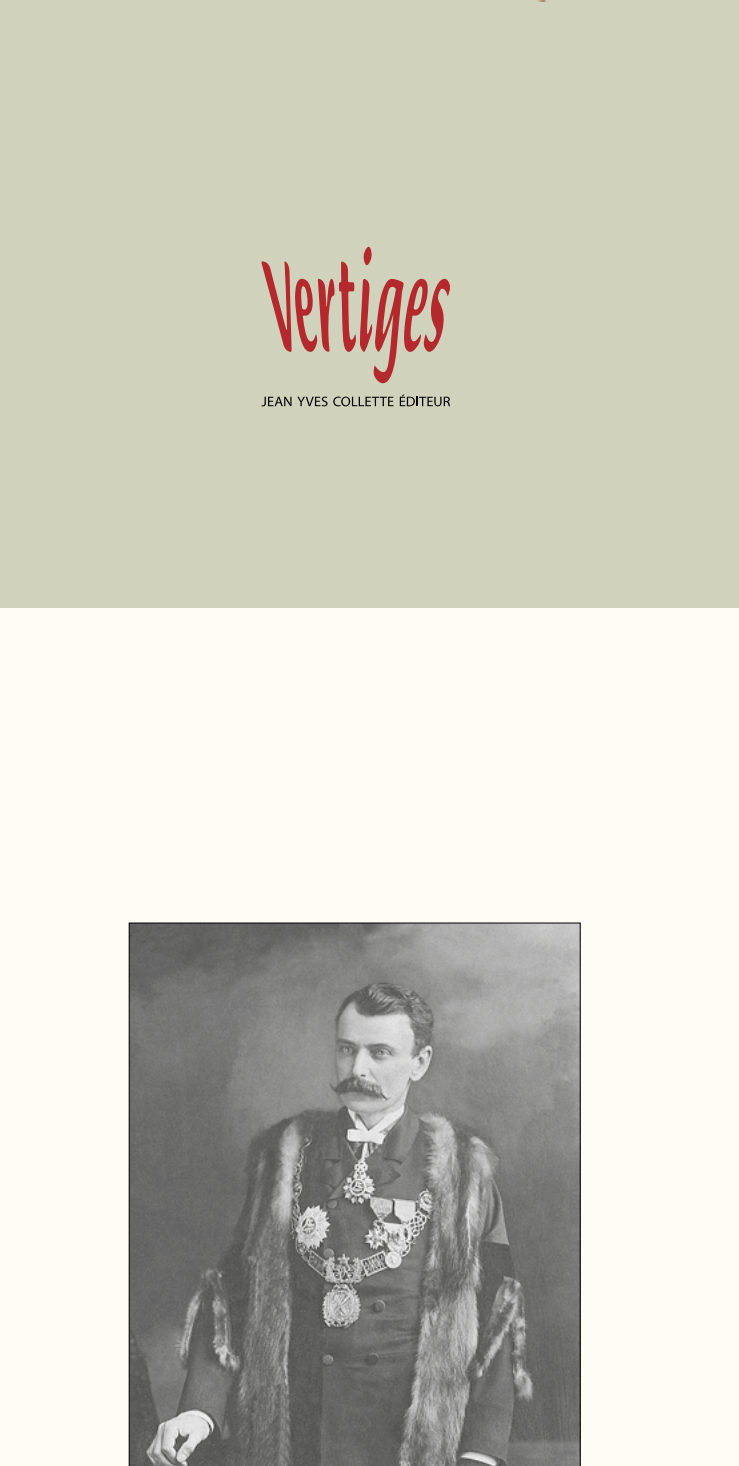


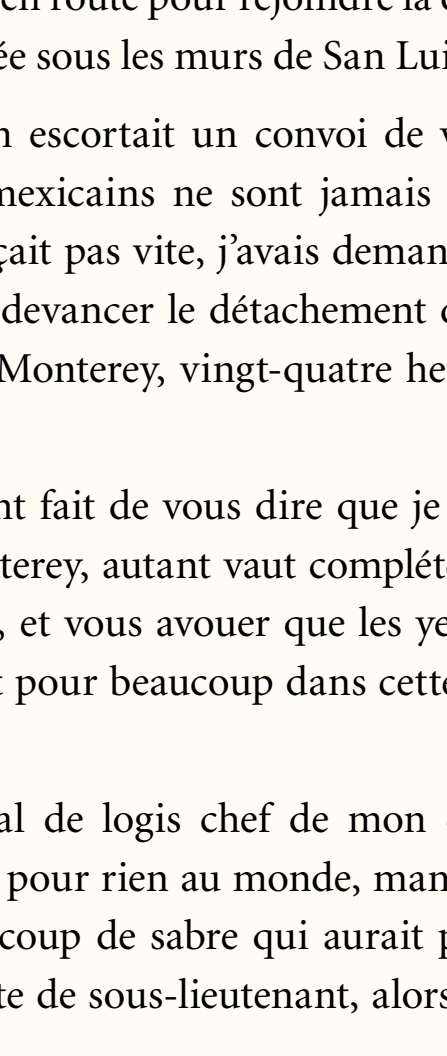
Honoré Beaugrand

Anita

SOUVENIRS D'UNE CONTRE-GUERILLAS



Vertiges
ANNEES COLLETTE EDITION



Honoré Beaugrand (1848-1906)

I

ON SE BATAIT ferme et dru chez Dupin.

Surtout lorsqu'on avait l'honneur d'appartenir à la deuxième compagnie montée de la « contre-guerrilla », compagnie commandée, s'il vous plaît, par un petit-fils du maréchal Ney.

Fameux régiment que celui-là, je vous en donne ma parole, lecteur !

Chez Dupin – comme nous disions alors – on buvait sec, on faisait ripaille dans les entr'actes ; mais le premier appel du clairon nous faisait rentrer en scène, et nous avions la réputation de nous battre comme des enragés ; ce qui faisait que les *Chinacos* nous avaient appliqué le gentil sobriquet de *diablos colorados*, – ce qui veut dire « diables rouges ».

Ils avaient, ma foi, raison de ne pas nous adorer, ces bons Mexicains, car nous leur rendions bien la pareille et avec intérêts encore.

C'était au premier jour de février 1866, si je me rappelle bien. Nous étions de passage à Monterey, venant de Matamoros, et en route pour rejoindre la division Douay, qui était campée sous les murs de San Luis Potosi.

Notre escadron escortait un convoi de vivres. Comme les muletiers mexicains ne sont jamais pressés, et que le train n'avancait pas vite, j'avais demandé et obtenu la permission de devancer le détachement d'un jour ; et je me trouvais à Monterey, vingt-quatre heures avant mes camarades.

Puisque j'ai tant fait de vous dire que je tenais à passer un jour à Monterey, autant vaut compléter tout de suite ma confiance, et vous avouer que les yeux noirs d'une *senorita* étaient pour beaucoup dans cette décision prise à la hâte.

J'étais maréchal de logis chef de mon escadron, et je n'aurais voulu, pour rien au monde, manquer l'occasion de donner un coup de sabre qui aurait pu me valoir la contre-épaulette de sous-lieutenant, alors l'objet de tous mes rêves.

J'arrivai donc au galop en vue de la Silla, et, un quart d'heure plus tard, j'apprenais que l'objet de ma course au clocher était depuis quelques jours chez une de ses parentes, à Salinas.

Jugez de mon désespoir.

Que faire ?

Je tenais à voir Anita, et Salinas était à une distance de dix bonnes lieues de Monterey. Je n'avais que vingt-quatre heures d'avance sur la colonne, et il m'était tout à fait impossible de penser à faire trente lieues en un jour sur mon cheval qui était déjà fatigué, et de pouvoir reprendre ensuite la route avec mes compagnons d'armes.

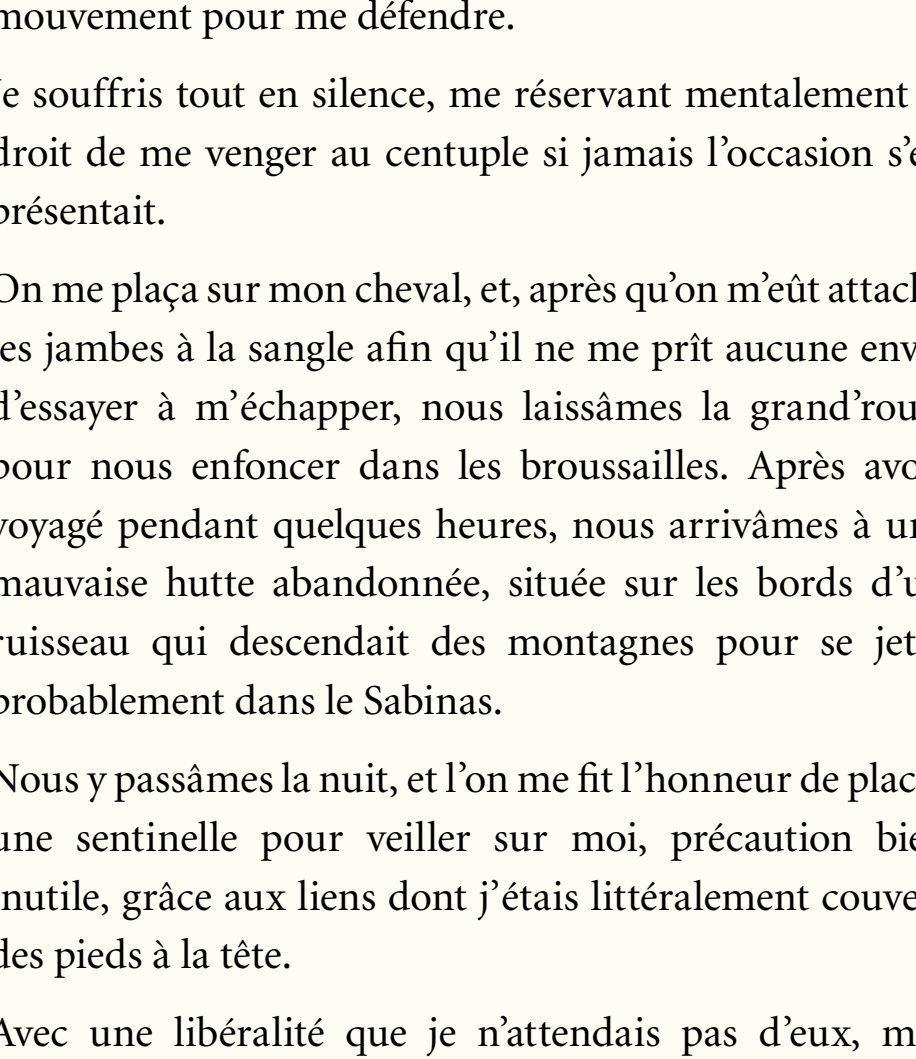
J'étais furieux de ce contretemps, quand je me rappelai fort à propos que j'avais une cinquantaine de dollars dans mes goussets. À Monterey, un bon mustang s'achète et se vend pour deux onces d'or.

Je trouvai tout de suite un maquignon qui me fournit une monture respectable pour vingt-cinq dollars, et après avoir confié mon fidèle Pedro – mon cheval – aux soins du garçon d'écurie de l'hôtel San Fernando, je me préparai à prendre la route de Salinas.

On me fit bien remarquer que les *Chinacos* avaient été vus dans les environs depuis quelques jours, mais, quand on est militaire et amoureux, on se moque de tout – même et surtout des choses les plus sérieuses.

J'étais donc décidé à tout braver, fatigues et juaristes, pour avoir l'ineffable plaisir de contempler pendant quelques instants les yeux noirs de ma *novia*.

Je plaçai de nouvelles capsules sur mes revolvers américains, et je pris une double ronde de cartouches pour ma carabine Spencer.



II

Quelques instants plus tard, je galopais sur la route poussiéreuse qui longe la base des montagnes élevées qui entourent Monterey. Mon cheval faisait merveille, et j'étais enthousiasmé de la surprise que j'allais causer à mon Anita, qui me croyait encore à Victoria, guerroyant contre ce brigand de Canalés.

Je répondais d'un air souriant aux *buenos dias* hypocrites des *rancheros* que je rencontrais sur la route. Il était notoire que ces coquins nous disaient bonjour du bout des lèvres, tandis que dans leurs cœurs, ils nous vouaient à tous les diables. Mais j'étais de bonne humeur et j'oubliais pour le moment que j'étais en pays ennemi.

Je fis ainsi, sans y penser, cinq ou six lieues. Le cœur me battait d'aise à la pensée de l'heureuse inspiration que j'avais eue de me procurer une nouvelle monture, ce qui me permettrait de passer sept ou huit heures auprès de l'objet de mes affections. C'est là une dose de bonheur énorme pour un militaire en campagne, croyez m'en sur parole, heureux lecteur qui n'êtes jamais sorti de la paisible catégorie des pékins.

Je galopais donc content de moi-même et ne pensant nullement au danger, quand j'arrivai au gué d'une petite rivière qu'il me fallait traverser pour continuer ma route. Je lâchai la bride à mon cheval pour lui permettre de s'abreuver à l'eau claire qui coulait sur un lit de cailloux ; et j'étais en train de rouler une cigarette, quand le bruit des pas de plusieurs chevaux me fit tourner la tête. Je vis cinq ou six cavaliers qui se dirigeaient vers moi, mais qui, évidemment, jusque-là, ne m'avaient pas encore aperçu. Leur tenue demi-militaire me fit un devoir de m'assurer à qui j'avais affaire, avant de les laisser s'avancer plus près, et je les interpellai de la phrase sacramentelle :

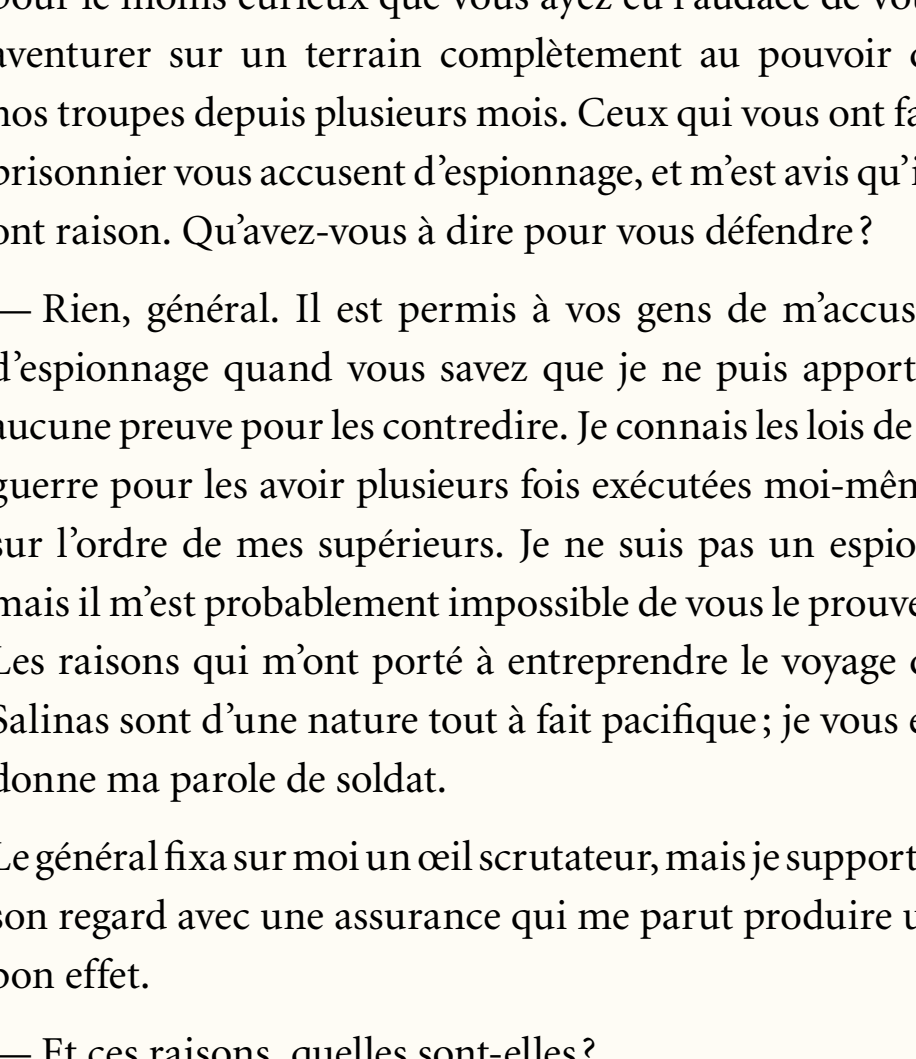
— *Quien vive ?*

— *Amigos !* répondirent en chœur mes interlocuteurs qui s'avançaient toujours, et qui me lancèrent en passant des bonjours qui me parurent équivoques. Je les laissai s'avancer et traverser la rivière, mais je résolus de ne pas les perdre de vue, pour éviter toute espèce de malentendu avec des personnages que je soupçonnais fortement d'appartenir à quelque bande du voisinage. Je les suivis donc à distance, bien décidé à ne pas leur donner la chance de se cacher dans les broussailles et de me lancer une balle à la manière habituelle des brigands à qui nous faisons la guerre.

Je crus m'apercevoir que l'un d'eux tournait de temps en temps la tête, comme pour bien s'assurer que je le suivais toujours, mais j'en arrivai bientôt à ne plus le porter attention et à croire, qu'après tout, ces pauvres diables pouvaient bien n'être que de paisibles fermiers qui revenaient de Monterey. Je me relâchai donc de ma surveillance et je retombai peu à peu, dans la série d'idées courtoises de rose que m'inspirait l'espoir de me trouver bientôt auprès d'Anita.

Vous souriez probablement, lecteur, de mon infatuation amoureuse quand je vous nomme ma passion ; mais avant de vous raconter les aventures que me valut cet attachement digne d'un meilleur sort, laissez-moi vous dire qu'elle en valait la peine, ma Mexicaine.

Voilà bientôt quinze ans que je l'ai oubliée, et, parole d'ex-contre-guerrillas, quand j'y pense par hasard, je me surprends à regretter le *plaza* de Monterey et les charmantes causeries que nous y faisons – Anita et moi – en écoutant la musique du 95^e. Je faisais retentir mes éperons et sonner mon grand sabre de cavalerie sur le pavé, et elle souriait major sa jantaille – la coquine – aux officiers d'état-major qui jalousaient ma bonne fortune.



III

Mais revenons à la grande route de Salinas et aux cavaliers inconnus qui galopaient devant moi.

J'avais donc fait taire mes soupçons, et j'avais même oublié toute idée de danger, quand j'arrivai, toujours au galop, à un endroit où la route faisait un brusque détour. Mes Mexicains de tout à l'heure m'attendaient là le revolver au poing, et je fus accueilli par un brusque :

— *Alto ahí !* – halte là !

Mon cheval se cabra, et ma main droite fouillait les fontes de ma selle, quand j'entendis derrière moi le sifflement bien connu du lasso. Je sentis la corde se resserrer autour de mes épaules et un instant plus tard je roulaï dans la poussière. Un brigand de *Chinaco* m'avait ficelé par derrière, pendant que ses deux compagnons me mettaient en joue par devant.

Jolie position pour un sous-officier qui avait l'honneur de servir sous Dupin. Je me sentais attrapé comme le corbeau de la fable.

En vrais Mexicains, qui font leur métier avec un œil aux affaires, mes braves adversaires commencèrent par me dépouiller de tout ce que je possédais et qui pouvait avoir pour un sou de valeur, me donnant par ci par là quelques coups de pieds pour me faire sentir que j'étais à leur merci. Les épithètes les plus injurieuses ne me manquèrent pas non plus, pendant que l'on me liait solidement les bras de manière à me mettre dans l'impossibilité de faire un seul mouvement pour me défendre.

Je souffris tout en silence, me réservant mentalement le droit de me venger au centuple si jamais l'occasion s'en présentait.

On me plaça sur mon cheval, et, après qu'on m'eût attaché les jambes à la sangle afin qu'il ne me prit aucune envie d'essayer à m'échapper, nous laissâmes la grande route pour nous enfoncer dans les broussailles. Après avoir voyagé pendant quelques heures, nous arrivâmes à une mauvaise hutte abandonnée, située sur les bords d'un ruisseau qui descendait des montagnes pour se jeter probablement dans le Sabinas.

Nous y passâmes la nuit, et l'on me fit l'honneur de placer une sentinelle pour veiller sur moi, précaution bien inutile, grâce aux liens dont j'étais littéralement couvert des pieds à la tête.

Avec une libéralité que je n'attendais pas d'eux, mes gardiens me donnèrent ma part d'un souper excellent qu'ils préparèrent avec soin, et ils m'offrirent même un bon verre de mezcal que j'acceptai volontiers.

Aux questions que je fis pour savoir ce que l'on prétendait faire de moi, on répondit invariablement que je saurais le lendemain soir à quoi m'en tenir à ce sujet.

J'attendais avec une impatience que vous comprenez, lecteur, l'heure qui m'apprendrait le sort qui m'était réservé.

Je dormis tant bien que mal, et nous reprîmes de bonne heure un sentier qui conduisait à la grande route.

J'étais toujours ficelé jusqu'aux oreilles, et je faisais fort piteuse mine entre les deux grands gaillards chargés de me garder.

Vers midi, nous avions atteint Lampasas ; et ce n'est que lorsque j'aperçus un bataillon de *Chinacos* qui grouillaient sur la place publique, que je commençai à comprendre ce qu'on voulait de moi.

Je sentis que, selon leur habitude, les juaristes allaient d'abord essayer de me faire causer, en m'offrant probablement un grade quelconque comme prix des renseignements que je pourrais leur donner, et que, si je m'y refusais absolument, on pourrait bien me faire passer l'arme à gauche.

Cette manière d'agir avec leurs prisonniers était proverbiale chez les Mexicains, et je m'y attendais avec un calme assez mal emprunté à mon dessein bien arrêté de paraître indifférent au danger de ma position.

IV

Je réfléchissais encore aux vicissitudes de la vie de soldat, lorsqu'une ordonnance vint m'annoncer que l'on m'attendait chez le général Trevino, dont la brigade se trouvait de passage à Lampasas.

Je connaissais Trevino de réputation comme l'un des bons généraux qui avaient accepté du service sous Juárez, et je remerciai mentalement mon étoile de cette sorte de bonne fortune dans mon malheur.

Après avoir coupé mes liens pour me permettre de marcher, on me conduisit dans une grande salle, au rez-de-chaussée du palais municipal, où l'on me fit attendre le bon plaisir de Son Excellence le général commandant supérieur.

Si l'exactitude est la politesse des rois, il nous a toujours paru évident que les rois du Mexique devaient être d'une impolitesse criante, à en juger par la conduite des fonctionnaires de la république actuelle.

On me fit attendre deux longues heures sans boire ni manger, ce qui me parut d'un mauvais augure pour la bonne humeur du général.

Quand la vie d'un homme est en jeu, il devient superstitieux en diable, et les événements les moins importants sont à ses yeux des pronostics sérieux.

On me transmit enfin l'ordre d'avancer, et je me trouvai en présence de celui qui allait décider, si, selon la coutume, je devais aller avant longtemps me balancer au bout d'un lasso, suspendu aux branches de l'arbre le plus voisin.

J'entrai d'un pas ferme et en prenant un air assuré qui s'accordait assez mal avec les idées noires qui se croisaient dans mon cerveau.

Plusieurs officiers étaient assis autour d'une table couverte de cartes et de dépêches. Le général, en petite tenue, arpentait la salle de long en large et semblait absorbé dans ses pensées. Au bruit que firent mes gardes en entrant, il leva la tête et me fit, de la main, signe d'avancer près de lui.

— Mes hommes m'apprennent, dit-il, qu'ils vous ont arrêté sur la route de Monterey à Salinas ; et il me paraît pour le moins curieux que vous ayez eu l'audace de vous aventurer sur un terrain complètement au pouvoir de nos troupes depuis plusieurs mois. Ceux qui vous ont fait prisonnier vous accusent d'espionnage, et m'est avis qu'ils ont raison. Qu'avez-vous à dire pour vous défendre ?

— Rien, général. Il est permis à vos gens de m'accuser d'espionnage quand vous savez que je ne puis apporter aucune preuve pour les contredire. Je connais les lois de la guerre pour les avoir plusieurs fois exécutées moi-même sur l'ordre de mes supérieurs. Je ne suis pas un espion, mais il m'est probablement impossible de vous le prouver. Les raisons qui m'ont porté à entreprendre le voyage de Salinas sont d'une nature tout à fait pacifique ; je vous en donne ma parole de soldat.

Le général fixa sur moi un œil scrutateur, mais je supportai son regard avec une assurance qui me parut produire un bon effet.

— Et ces raisons, quelles sont-elles ?

Je baissai la tête en souriant et je relatai au général étonné, mon amour pour Anita et ma résolution de lui

